



Alex

FILS
D'ESCLAVE

Christel Mouchard

Flammarion jeunesse

« – Mon nom est *Dumas*.
Inscrivez : *Alexandre Dumas*.

Se tournant vers Marie-Louise, il ajouta :

– Mais les gens qui m'aiment
m'appellent *Alex*. »



Le jeune Alex a une vie trépidante.
Ses exploits en escrime et ses succès à la cour
font de lui un des nobles les plus admirés de
Paris. Mais ses origines le rattrapent lorsqu'il
retrouve sa sœur, esclave comme leur mère, qui
s'apprête à rejoindre une révolte en Haïti. Alex
décide de prendre lui aussi son destin en main,
car partout se murmure un mot... Révolution !

Alex
FILS
D'ESCLAVE

Alex
FIS
D'ESCLAVE
Christel Mouchard

Illustration de couverture de François Roca
© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-8307-1

Pour Nathan

Famille Dumas

Antoine DAVY

Marquis de la Pailletterie

Marie Cessette DUMAS

dit Cessette

Haitienne

Alex

Thomas Alexandre DUMAS

(1762-1806)

Né à Saint-Domingue

Général de la Révolution française

Alexandre DUMAS

(1802-1870)

Écrivain, né à Villers-Cotterêts

surnommé Alexandre DUMAS « père »,

auteur des *Trois Mousquetaires*

Alexandre DUMAS

(1824-1895)

Écrivain, né à Paris

surnommé Alexandre DUMAS « fils »,

auteur de *La Dame aux camélias*

QUELQUES MOTS POUR COMPRENDRE LA VIE D'ALEX À SAINT-DOMINGUE



Morne : un morne est une colline, le plus souvent étroite.

Mamba : pâte de cacahuète.

Cribiche : petite écrevisse.

Habitation : dans les Antilles françaises, on donnait le nom d'« habitation » à une plantation. Le mot désigne la maison, les champs de canne à sucre et les moulins, ainsi que les esclaves qui y travaillaient.

Mololo : idiot.

Dodine : fauteuil à bascule.

Zonbi : mort-vivant.

Ti pissé : laissons Alex l'expliquer lui-même. Ici, ce serait gênant.



PROLOGUE

Alex mordit dans la canne à sucre. Le jus coula dans sa gorge, frais et doux. Moment de pur bonheur... Le soleil se levait, l'air était tiède. Devant lui ondulait la ligne des mornes – collines verdoyantes couvertes de bananiers et de manguiers. Un sentier descendait de la maison vers la rivière de la Guinaudée, à travers le champ de tabac. Alex ouvrit le portillon du jardin, prêt à dévaler la pente. Tout en bas, au gué, les garçons et les filles de Jérémie l'attendaient pour une partie de pêche à l'écrevisse.

— Alex !

Il se retourna. Mam était sur le seuil, dans sa robe blanche, un foulard à carreaux rouges et jaunes enroulé sur les cheveux. Alex adorait sa mère, mais elle ne restait jamais tranquille.

Et quand elle l'appelait comme ça, c'était qu'elle avait un service à lui demander.

— Rattrape ton père, lui lança-t-elle. Il est parti à la ville. Cours lui dire de me rapporter du mamba. Le pot est vide.

Alex laissa échapper un soupir et se mit à courir. Quel embêtement ! Il allait être le dernier à la rivière, maintenant.

Mais très vite il aperçut son père au loin, sur le chemin de Jérémie. Il hurla pour se faire entendre.

— Hé ! Pap ! Rapporte de la pâte de cacahuète à Mam – il précisa, car son père ne parlait pas le créole.

Pap se retourna et cria en retour :

— Je ne t'oublierai pas, mon grand, je t'aime !

Sa voix se cassa sur le dernier mot. Sans doute avait-il crié trop fort ? Mais il ne prit pas la peine de répéter. Il avait déjà repris sa marche vers le village.

À ce moment précis, Alex aurait dû s'inquiéter.

Ça ne ressemblait pas à Pap, cette phrase. Pourquoi avait-il dit « je ne t'oublierai pas » au lieu de « je n'oublierai pas » ? Et sa voix qui s'étranglait... et pourquoi avait-il un sac sur l'épaule ?

Alex, pourtant, n'y prêta pas attention. Il se dit simplement qu'il avait de la chance d'avoir un père qui l'aimait tant.

Ce ne fut que le lendemain qu'il y repensa, et il comprit alors qu'il aurait dû deviner. Mais il était trop tard. Sa vie avait basculé.



CHAPITRE 1

— Hé, toi ! Où est ton maître ?

Alex sortit de l'eau, ruisselant, et éclata de rire.

— Je n'ai pas de maître.

L'étranger fronça les sourcils.

— Tu mens. Les nègres ont toujours un maître.

Alex examina l'étranger des pieds à la tête. C'était un homme maigrichon richement habillé, avec des bas blancs, un habit brodé et une perruque blanche frisée en rouleaux. On voyait tout de suite que cet inconnu n'était pas de la région. Il venait certainement de Port-au-Prince, de l'autre côté de l'île de Saint-Domingue, et ne savait pas qu'à l'habitation Delisle on ne parle pas comme ça.

Alex prit son air le plus bête pour demander :

— Nègre ? Qu'est-ce ça veut dire ?

— Ça veut dire... Quelqu'un comme toi.

Alex eut un grand sourire et se montra lui-même d'un geste des deux pouces.

— Comme moi ? Donc ça veut dire un beau garçon de quatorze ans avec des bras musclés ?

Alex jouait bien la comédie. Si bien, même, que l'étranger crut bon d'expliquer :

— Non. Quelqu'un qui vient d'Afrique et qui est esclave. Comme toi.

Alex eut un rire triomphant.

— Tu te trompes, étranger. D'abord, je ne viens pas d'Afrique. Je suis né ici, aux Antilles, à l'habitation Delisle, près de la ville de Jérémie, dans l'île de Saint-Domingue, le jour de Noël de l'année 1762. Ensuite, dans le domaine de mon père, personne n'est esclave et tout le monde est mélangé. Regarde...

Il montrait les garçons et les filles qui pataugeaient dans l'eau de la Guinaudée. On pouvait, en effet, voir sur eux toute la gamme des couleurs de peau, depuis celle du café le plus foncé jusqu'à celle du lait le plus clair.

— Alex, regarde donc cette cribiche !

Sa sœur sortait justement de l'eau, une superbe écrevisse à la main. Pour ses douze ans, elle était grande. Et déjà belle, avec sa jupe nouée

autour de la taille, ses jambes solides au ton de caramel et ses cheveux qui lui faisaient une couronne scintillante de gouttelettes d'eau, comme un soleil noir. Mais Alex n'avait aucune envie de lui faire un compliment – qui aurait l'idée de faire un compliment à sa sœur ?

Elle riait tout en brandissant sa proie.

— C'est de la triche, Rose ! J'étais occupé, tu vois bien.

Au lieu d'admirer la pêche, l'étranger farfouillait dans sa poche. Il sortit un papier et plongea le nez dedans.

Pendant ce temps, Alex et Rose s'efforçaient d'enfoncer la cribiche dans un panier de pêche, mais l'animal n'était pas d'accord. Il agitait ses grosses pinces en déployant sa queue avec une énergie redoutable. Rose fit alors exprès de l'agiter sous le nez de son frère.

Sur une pierre plate, au bord du gué, était posé un panier plein de fruits – des mangues, des bananes, des goyaves et un melon – que Rose avait descendus pour le déjeuner. Alex attrapa la plus mûre des goyaves et la lança droit sur sa sœur, qui la reçut sur son corsage blanc. Elle poussa un rugissement.

— 'spèce de mololo !

Et elle s'accrocha à la chemise de son frère pour y fourrer sa cribiche.

Tant et si bien que les deux adolescents finirent par oublier l'étranger maigrichon. Ils s'étonnèrent de le trouver encore là quand ils l'entendirent poser une question :

— Tu ne serais pas le dénommé Alexandre, par hasard ?

Alex se tourna vers lui.

— Alexandre Delisle. Mais les gens qui m'aiment m'appellent Alex.

L'étranger continuait à lire son papier.

— Cette fille-là est donc ta sœur... – il se pencha pour déchiffrer le nom – Rose... et ta mère est l'esclave Cessette Dumas.

Alex était sur le point de répondre un très gros mot, mais l'écrevisse choisit ce moment pour lui pincer un petit bout de peau sur le bras. Occupé à se battre contre l'animal, Alex n'avait plus qu'une envie, se débarrasser de l'étranger.

— Allez donc voir mon père, il vous dira lui-même ce qu'il pense du mot esclave. Son nom est Antoine Delisle.

— Je sais, c'est écrit sur le papier : Antoine Delisle, venu de Normandie à Saint-Domingue il y a vingt-deux ans.

Et l'étranger ajouta d'un air mauvais :

— Je viens de Port-au-Prince spécialement à sa demande. Nous sommes en affaires, lui et moi.

Alex montra du menton le chemin de Jérémie.

— Vous avez dû le croiser. Il est à la ville. Mais vous pouvez l'attendre à la maison. C'est là-haut, au sommet de ce morne.

Comme l'étranger traversait le gué pour partir à l'assaut de la colline, Alex l'avertit :

— N'y allez pas tout droit, surtout ! Il y a une source par-là, le sol est plein d'eau. Contournez le morne et prenez le sentier qui remonte à travers le champ de tabac. Au bout, vous verrez une petite maison entourée d'un porche, et dedans, une belle dame noire avec un foulard à carreaux rouges et jaunes. C'est là.

Mais l'étranger marchait déjà vers la source — évidemment, il n'avait rien écouté.

— Eh ! Pas par là...

L'homme lui jeta un regard méprisant. Alex reprit d'un ton poli :

— Pardon monsieur, vous savez mieux que moi, bien sûr.

* * *

— Qui est ce bonhomme habillé comme un bouffon ? demanda Rose.

On voyait de loin l'étranger maigrichon patauger dans le sol détrempé. Après quelques pas, il se baissa et commença à frotter ses mollets de poulet. Deux grosses taches de boue salissaient ses bas blancs, ça le préoccupait mais il se nettoyait sans voir que la boue avait déjà taché le dos de son habit brodé. Finalement, il reprit sa marche, toujours droit vers la source.

— Oublie-le, dit Alex. C'est quelqu'un de Port-au-Prince. Rien à voir avec nous.

— Ah oui ? Pourquoi tenait-il un papier où il y avait nos noms écrits dessus, alors ?

Évidemment, elle avait remarqué, elle aussi. Mais Alex avait une réponse toute prête.

— Pap a dû oublier de payer une facture, encore une fois.

— Ça expliquerait qu'il y ait son nom sur le papier, mais pas le tien ni le mien.

Elle avait gagné un point. Alex observa la progression de l'étranger sur le morne. « Progression » n'était pas le bon mot, car il faisait du surplace, pour le moment. Un pied sur une motte d'herbe, l'autre levé, il chancelait, chancelait... *splash !*

— Il n'y a pas des sangsues de ce côté ? demanda Alex, faussement inquiet.

Rose lui lança un coup de coude dans les côtes.

— Ne change pas de sujet ! Pourquoi cet homme a-t-il fait toute la route depuis Port-au-Prince avec un papier qui parle de nous ?

Heureusement, une idée était venue à Alex entre-temps.

— Je crois que je sais, dit-il en se frottant les côtes. Il y a une semaine, Pap m'a dit que je manquais d'éducation, et qu'il allait falloir que ça change. Il m'a dit aussi que lui, quand il était enfant, il avait un maître d'école pour lui tout seul.

— Alors tu penses que ce bonhomme, là-bas, avec sa perruque et son habit brodé, c'est un maître d'école pour toi tout seul ? Tu trouves vraiment qu'il ressemble à un maître d'école ?

Rose montrait du doigt l'étranger, qui venait de se relever. Il était à présent enrobé d'une couche de boue d'un gris verdâtre depuis les pieds jusqu'à la tête. Il reprit sa route, en se balançant pour lever haut le pied devant lui à chaque pas. Rose ajouta avec un sourire amusé :

— Moi, je trouve qu'il ressemble plutôt à un concombre de mer.

— Pas mal vu, concéda Alex.

Il avait toujours apprécié les opinions de Rose, même si c'était difficile à admettre. Il demanda, après une pause :

— Tu n’y crois pas, alors ?

— Que c’est un maître d’école engagé exprès pour toi ? Je ne crois pas que Pap ait assez d’argent pour payer un maître d’école particulier. Mais je le crois capable d’y avoir pensé. Il te prend pour un demi-dieu.

— Pourquoi demi ?

Rose le regarda de côté en pinçant les lèvres. Alex fixa l’horizon d’un air grave... avant d’éclater de rire. Rose haussa les épaules.

— Tu es comme Pap, Alex. Tu ne prends rien au sérieux.

Elle ajouta, les sourcils froncés :

— J’ai une autre question : dis-moi pourquoi il y avait aussi mon nom sur le papier. Car une chose est sûre, Pap n’aurait sûrement pas pensé à me donner un maître d’école. C’est toi le chou-chou, pas moi.

Alex approuva d’un signe de tête, et renchérit :

— Surtout, il n’aurait pas engagé un maître d’école qui nous traite d’esclaves !

Sur ces deux points, au moins, le frère et la sœur étaient d’accord. Donc le mystère restait entier.

Ils contemplèrent encore un moment le concombre de mer qui pataugeait dans la boue, puis Alex se leva brusquement.

— Je ne sais même pas pourquoi on se pose des questions. Le plus simple est d'aller demander à Pap. Il est à Jérémie... Viens, dépêche-toi !

* * *

Mais Pap n'était pas à Jérémie. Ils eurent beau arpenter les quatre rues qui se croisaient devant la mer, pas d'Antoine Delisle. Heureusement, au bout de la plage qui s'étirait entre le port et l'embouchure de la rivière, il y avait le capitaine Ponche. C'était un vieux petit bonhomme qui venait du même pays que Pap, la Normandie. Ses longs cheveux roux étaient coiffés d'un chapeau crasseux, et sa taille enroulée dans une ceinture de soie brochée de fils d'or effilochés. Mais il marchait pieds nus, comme tout le monde ou presque à Jérémie.

Le capitaine Ponche était occupé à creuser. En fait, il était toujours occupé à creuser.

— Ah ! Vous tombez bien les enfants, s'exclama-t-il en voyant arriver Rose et Alex. J'y suis, je l'ai, il est là-dessous !

— Quoi ? Ton trésor ?

— Oui, je l'ai senti sous la pelle. Un bruit de métal. Il est là, vous allez voir.

— Tu nous dis ça environ une fois par semaine, fit remarquer Rose.

— Attention, attention ! clama le capitaine Ponche, le trésor de Monbars l’Exterminateur, le plus grand pirate de tous les temps, va surgir de terre !

Alex afficha un air étonné.

— Je croyais que c’était toi, le plus grand pirate de tous les temps.

Le capitaine Ponche rougit et baissa modestement les yeux.

— C’est le bruit qui court... mais je suis à la retraite, maintenant. Reconverti en chercheur de trésor.

Rose se pencha vers Alex pour chuchoter :

— En chercheur, pas en trouveur !

Comme pour la punir d’être mauvaise langue, la pelle du capitaine Ponche fit retentir un « cling ! » sonore. Un instant plus tard, le vieux pirate extrayait du sable un objet métallique long et plat.

— C’est en argent, j’en étais sûr, regardez, ça brille !

En fait, l’objet en question ne brillait pas tant que ça... à peine une lueur au milieu de la rouille. Mais l’ensemble avait belle allure, malgré tout.

— On dirait... commença Alex en l’attrapant. Regarde, un sabre !

— Un sabre d'abordage, précisa le capitaine Ponche d'un ton triomphant.

— En mauvais état, fit remarquer Rose avec une moue.

Alex se moquait pas mal de l'état du sabre ; il faisait déjà des moulinets, reculant et avançant tour à tour face à un adversaire invisible. C'était grisant, au point qu'il en oubliait où il était.

— Fends-toi, que diable, fends-toi ! l'encouragea le capitaine Ponche.

Comme Alex n'avait aucune idée de ce que signifiait « fends-toi », il fit une pirouette sur lui-même, recula, trébucha et s'écroula lamentablement dans le ressac en éclatant de rire.

— Pas mal tout de même, commenta l'ancien pirate, la tête penchée pour apprécier les efforts du garçon. Avec un peu de technique, tu aurais fait un bon pirate. Dommage que ton père ait d'autres projets pour toi.

Alex se releva d'un coup. « Ton père... » Il laissa tomber le vieux sabre et demanda, tout à coup sérieux :

— Au fait, tu sais où il est ? Je le cherche.

— Pourquoi ? demanda Ponche, l'air soudain soupçonneux.

— Il y a un étr... commença Rose.

D'un geste Alex fit signe à sa sœur de se taire. Il ne voulait pas parler de l'étranger à Ponche ; il pressentait qu'il s'agissait d'une affaire strictement privée, une affaire de famille.

— Pour lui rappeler de prendre de la pâte de cacahuète, dit-il. Tu le connais, il est si distrait.

Ponche, visiblement, ne croyait pas à l'explication d'Alex. Il ne fit pas de remarque, mais il se mit à parler comme s'il jouait la comédie.

— Ah ! ton père, il est encore plus dur à attraper que Monbars lui-même ! Jamais là où on le croit !

Il ricana longuement, avant d'ajouter avec un clin d'œil appuyé :

— Sauf que, justement, cette fois, je sais où il est...

— Si tu ne parles pas, grogna Alex, je t'embroche avec ton trésor rouillé.

— Tout doux, mon gars ! Allons... Tu vois ce bateau, là-bas, sur l'horizon ?

— Pap est à la pêche ?

— Non, plutôt en route vers Port-au-Prince, je pense.

— Port-au-Prince ? Mais qu'est-ce qu'il va faire là-bas ? Il déteste Port-au-Prince !

— À mon avis, il ne va pas y rester longtemps. Je crois bien que le prochain navire pour la France part mardi ou mercredi prochain...

Alex et Rose s'entre-regardèrent.

— Il ne vous a pas parlé d'un voyage en France ? s'étonna le capitaine Ponche.

Alex ne répondit pas. Il ne voulait pas avouer que non, Pap ne lui avait rien dit, lui qui n'avait pas de secret pour son fils.

— Avec votre père, reprit Ponche, on peut s'attendre à tout.

Il était sérieux, cette fois, mais en même temps, il semblait vouloir faire passer un message.

Alex sentit que sa sœur l'observait, inquiète.

— Allons à la maison, dit-il très vite, Mam doit savoir. Il y a forcément une bonne raison.



CHAPITRE 2

Mam ne savait pas où était Pap. Même si elle l'avait su, elle aurait été bien incapable de le dire. Elle pleurait tellement qu'elle ne pouvait pas parler. Debout sur le porche, devant la porte de la maison, elle cachait son visage dans les mains et ses épaules étaient secouées par les sanglots.

Devant elle se tenait l'étranger maigrichon en bas blancs. Enfin, plutôt vert et rouge. Vert de la boue et rouge du sang de moustiques. Ainsi transformé, il était difficile à reconnaître, mais c'était bien lui. Et même déguisé en concombre de mer, il avait le pouvoir de faire pleurer Mam, une femme qui ne pleurait jamais.

Il tenait à la main sa feuille de papier, qu'il finissait de lire à haute voix. Alex et Rose, depuis